**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Band:** 34 (1946)

**Artikel:** L'homme et la valeur
**Autor:** Le Senne, René
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-380467

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# L'HOMME ET LA VALEUR

Avant qu'un homme se préoccupe de religion ou de philosophie il ne sait guère de la valeur qu'une chose, c'est qu'aux divers moments de son existence il la vise. — Il convient ici de distinguer entre *vouloir* et *viser*. La volonté, dès qu'elle est réfléchie, c'est-à-dire qu'elle est sortie des limbes de la spontanéité, se propose une fin, et cette fin a pour structure un concept. Ainsi on veut prendre un train, trouver tel numéro de telle rue, signer un contrat. Agir, c'est, après avoir cristallisé une visée dans une fin expresse, rassembler et organiser des moyens physiques et organiques vers cette fin, bref tirer sur elle.

Mais il faut alors se demander : pourquoi vouloir cette fin plutôt qu'une autre ? Si elle mérite son nom de fin, c'est qu'elle n'est plus le moyen de rien d'autre : ne paraît-elle pas alors sans raison, arbitraire, gratuite ? A cette question on ne peut répondre d'abord que par un mot, celui de valeur. Si nous voulons telle fin et non telle autre, c'est que, dans les conditions où besoin ou désir nous presse d'agir, telle fin vaut, tandis que les autres ne valent rien. Ce qui autorise la fin, c'est sa valeur. Que tout à coup la valeur déserte la fin, nous cessons brusquement de la vouloir, de même que nous nous désintéressons d'une « action » industrielle si nous apprenons que l'industrie dont elle représente une part est sous la menace de la faillite. Cela prouve qu'au moment où nous voulions la fin, c'est la valeur, telle valeur que nous visions.

Il faut bien dire *viser*. En effet tandis que la fin est déterminée, qu'en un sens, en tant qu'elle est un concept, nous la possédons déjà en la pensant, la valeur dont elle doit médiatiser l'émergence dans notre expérience n'est pas actuellement offerte au regard ou

à la jouissance de l'esprit. Elle ne se voit pas, à la manière dont se voit une essence intellectuelle. Tout au plus, elle est rêvée, pressentie, espérée ; elle jette un premier éclat sur la fin voulue comme à l'aube le soleil, encore invisible, sur une cime déjà lisérée de lumière. Mais, au moment où ce halo de valeur fait de la fin comme une promesse, l'inadéquation de ce que la valeur nous donne d'elle-même au besoin que nous en avons nous fait cruellement ressentir son absence dès que le moindre obstacle nous impose un retard dans son avènement.

Ainsi qu'un homme emprisonné dans une chambre essaie pour sortir d'en faire jouer la porte. Sa fin est de l'ouvrir ; mais s'il n'y avait dans son activité que la volonté de cette fin, ce ne serait qu'un serrurier, et moins qu'un serrurier qui, lui aussi, travaille pour une fin autre. Au delà de ce qu'il veut, le captif vise une valeur, sa valeur, cette fois la liberté. A l'opposé de la fin qui doit la médiatiser, la liberté n'est pas ceci ou cela, même on pourra ne pas, ou guère, en user, elle n'en recèlera pas moins cette fécondité infinie qui se retrouve en toute valeur, puisque la liberté est le pouvoir d'engendrer une suite indéfinie d'actes, tout comme la vérité est la matrice de toutes les vérités particulières, la beauté le principe générateur de toutes les belles choses.

De là suivent tous les caractères corrélatifs de la fin, qui est une détermination, et de la valeur, qui la transcende comme une indétermination positive, une surdétermination. La fin se pense, la valeur s'éprouve. Un homme doit enfermer dans le concept de sa fin le contenu entier de l'acte à faire, puisqu'il ne peut le réaliser qu'en y rassemblant tous les éléments essentiels de ce contenu. En fait, réaliser une fin, c'est construire son concept. — Au contraire accéder à une valeur, c'est se faire soi-même ; car, à mesure qu'à l'intérieur d'une âme l'influence de la valeur s'étend et s'approfondit, la valeur qui a pénétré dans cette âme à la manière d'une qualité finit par se confondre émotionnellement avec le contenu total du moi qu'elle teint de ses couleurs, jusqu'à ce qu'elle s'identifie avec l'énergie jaillissante qui anime son initiative. Ainsi la liberté est cette joie, non circonscriptible, de vivre et de créer, où le moi reconnaît sa propre puissance.

C'est que la valeur s'oppose encore à la détermination, à commencer par celle de la fin, comme l'infini au fini. La fin est le résultat de la conceptualisation imposée, au sujet qui cherche la valeur, par la

pression de sa situation : son prix est de braquer le tir du moi sur le point où il doit agir, et par suite de le détourner du reste du monde. Comme la fin, toute détermination est ce qu'elle est et n'est que ce qu'elle est. Elle exclut le reste, s'en sépare, le refuse, le nie. En opposition avec elle, la valeur est mue par un pouvoir d'épanouissement qui la pousse à envahir toute l'existence, c'est un mystère créateur d'où doivent redonder des déterminations nouvelles, en droit innombrables, comme si par leur succession infinie elles espéraient rejoindre la valeur et lui devenir équivalentes. N'importe quelle définition restreindrait la valeur en lui substituant une de ses manifestations. Ainsi les libertés expriment la liberté, mais elles la compromettent, tout en la présupposant ; et ce n'est qu'en s'identifiant, au delà de toutes fins, à la liberté vivante, valeur de sa vie, qu'un homme en épousera la puissance créatrice.

Pour achever ces indications sommaires sur la relation de fin à valeur, marquons que la valeur ne doit jamais être confondue avec le désir. Certes elle peut s'y mêler et il ne suffit pas de vouloir désirer pour le pouvoir : aussi, en tant que le désir est une puissance, et d'autant plus que cette puissance est plus noble, c'est la valeur qui l'inspire. Encore n'en résulte-t-il pas, comme l'ont admis certaines axiologies psychologiques, que le valable doive être réduit au désiré. Il se trouve, en effet, malheureusement, des hommes, et, en chacun de nous, un «vieil homme» pour désirer éventuellement le mal, la mort, le crime. Ce qu'il faut donc entendre par valeur, ce n'est pas seulement le désirable, c'est ce qui est digne d'être désiré ; de sorte que ce ne peut être qu'au terme supérieur de sa pureté que le désir peut s'identifier avec la valeur, tandis que la valeur ne doit s'unir au désir qu'au terme et en vue de son humanisation. Le désir doit être contrôlé, tonifié, épuré pour pouvoir atteindre à la valeur ; et corrélativement celle-ci, pour être participable par nous, doit se déterminer en s'adaptant à nos conditions de nature et d'existence.

Ainsi, de la valeur cherchée, au moins au début de la recherche, on ne peut dire autre chose sinon qu'elle est visée. A chaque instant tout homme a sa visée : refuge, solution, victoire, trouvaille, communion ; mais le désir varie indéfiniment d'un individu à l'autre. Des gens qui s'entrecroisent dans une rue, l'un va à une bibliothèque, parce que sa valeur est la vérité ; un autre revient vers sa fiancée ou sa femme, parce que sa valeur est l'amour ; un autre encore se rend à ses affaires, parce qu'il aspire à la richesse, et ainsi

de suite. De chacun il est vrai et à chaque instant que, au delà de toutes les fins qu'il peut vouloir et avec tout son pouvoir de désirer, vivre, c'est viser une valeur. — Quels caractères possède et doit essentiellement posséder une valeur, c'est ce que nous voudrions rapidement, mais exactement reconnaître.

## I

Des trois caractères que nous allons avoir à mettre en évidence, le premier c'est *que la valeur, qu'aucune valeur ne provient de nous.* Si l'on veut rapporter à la valeur le mot de production, il faut avoir auparavant décelé son ambiguïté. Tantôt *production* signifie création : un agent conscient engendre une créature de toutes pièces et par ses seules forces. Produire, c'est alors faire que ce qui n'était pas soit. Non seulement le produit a été donné à la connaissance qui le prend pour objet ; mais de la production il a reçu l'être. Ainsi, dit-on, le poète produit ses poèmes, la mère produit l'enfant. Tantôt, au contraire, la production ne consiste qu'à mettre au jour, à faire connaître, à révéler ce qui existe par une vertu indépendante de l'acte second qui le produit, c'est-à-dire qui le manifeste, lui assure une publicité. Produire, ce n'est plus que faire découvrir. Par exemple l'éditeur produit les poèmes du poète, l'accoucheur produit l'enfant issu de la mère. La production, au sens de création, de fabrication, est réelle : elle enrichit la réalité ; au second sens de mise à jour, elle est subjective : elle n'enrichit que la connaissance. — La thèse que nous venons d'introduire, c'est que la valeur ne peut être produite par l'homme qu'au second sens du mot produire. En produisant une valeur, il la manifeste, la révèle, mais il ne la fait pas. Toute valeur a l'essence de la grâce religieuse. Elle peut se recevoir, s'offrir dans notre expérience humaine ; on la découvre, on la trouve, comme un panorama au détour d'un chemin de montagne, rien de plus, et, même si nous n'étions pas là pour lui fournir l'occasion de se manifester, elle contiendrait dans son germe, dans sa virtualité, tout ce qu'il lui faudrait pour valoir.

Commençons par vérifier cette thèse sur un exemple qui fournit une image élémentaire, mais universelle des valeurs, celui de l'*aliment.* Un aliment enveloppe bien une valeur, car il rassemble tous les traits déjà mentionnés comme essentiels à toute valeur :

quand nous réclamons un repas, c'est, par cette fin, l'aliment que nous visons ; la faim est le désir qui nous porte vers lui et nous en attendons, avec la satisfaction de notre appétit, des matières plastiques et de l'énergie. Mais si précisément nous n'appelons pas aliment quelque moyen de tromper la faim qui nous laisse maigre et faible, ce que nous escomptons dans l'aliment véritable, c'est ce que nous ne pouvons pas remplacer, ce qu'il nous apporte, c'est ce dont nous ne disposerions pas sans lui et qu'il recèle. Bien loin que l'aliment manifeste notre richesse et notre force comme le ferait une émanation de nous-même, il est destiné à combler notre besoin, c'est-à-dire un désir issu de notre double défaut de matières et d'énergie. Qu'il ne nous apporte rien de nutritif, qu'il ne soit qu'un succédané, une apparence d'aliment, un *Ersatz*, ce n'est plus un aliment et il ne vaut plus rien. Ainsi ce que nous cherchons en lui, ce n'est pas nous, c'est lui, ou plutôt en lui quelque chose de cette finalité efficace que Berkeley, au moment où il écrivait la *Siris*, prêtait à l'eau de goudron comme à une panacée. Le monde, dont toutes les lois produisent ou permettent la merveilleuse correspondance de l'aliment et de notre appétit, y rassemble pour nous les protéiques, les hydrates de carbone, ou les graisses sans lesquels nous ne pourrions subsister ; et le mieux-être, l'allégresse vitale, le renouveau de forces et d'ardeur que ressent l'homme après la digestion de l'aliment lui témoignent de sa valeur. Il ne songe guère à y trouver une preuve de sa propre toute-puissance, car au contraire il célèbre les climats et les saisons dont il vient de recevoir les bienfaits et se sent invité, s'il est, si peu que ce soit, métaphysicien ou religieux, à un *Deo gratias*.

Nous venons de dire que l'univers, en tant qu'il l'émet et le permet, concourt dans l'aliment. Celui-ci ne serait en effet qu'un rêve et une illusion décevante s'il ne nourrissait pas ; mais, dès qu'un sujet peut discerner des illusions dans son expérience, c'est qu'elles s'y opposent à des valeurs, et, comme l'illusion est justement ce qui procède de nous et même, en tant qu'illusion, exclusivement de nous-même, si je conçois et distingue, dans ma vie, de l'illusoire et du subjectif, c'est qu'elle ne comporte pas que de l'illusoire et du subjectif : au décevant doit donc s'y opposer le satisfaisant, à l'illusoire, le valable, bref à la subjectivité individuelle l'universalité en toutes ses formes, les valeurs. La valeur, c'est l'universel concret ; mais cet universel concret, quand il se donne à nous dans une valeur,

manifeste que s'il n'est pas de nous, c'est afin d'être pour nous. Ainsi cette universalité objective d'où émane l'aliment est pour la subjectivité, puisqu'un homme y trouve, non seulement des matériaux et une énergie corporelle, mais aussi les conditions indispensables à toute action et à toute connaissance spirituelles. L'homme trahit le crédit qui lui est accordé par la nature s'il ne fait, de ce qui est fourni, par tous les intermédiaires naturels, à sa subjectivité, le moyen de s'élever au-dessus de son individualité égoïste en mettant ce qu'il vient de recevoir au service de l'Esprit.

Accédons maintenant à quelqu'une des valeurs, intellectuelles ou affectives, déterminées ou émotionnelles, dont l'universalité éclate aux yeux de tous, en commençant par la valeur objective des déterminations, la vérité. Aucune détermination comme telle n'est une valeur : le pur concept de triangle euclidien n'est en lui-même qu'une fiction, comme celui de cyclope ou de dryade ; mais qu'on lui rapporte un jugement, cette détermination apparaît comme vraie ou fausse, elle manifeste une valeur positive ou négative ; et par suite, en tant que cette détermination est connue ou connaissable, elle est digne d'être remémorée ou poursuivie. Quelle est donc l'essence de la valeur de vérité, sinon qu'elle est accessible à *toute* subjectivité particulière. dans les conditions convenables et abstraction faite de sa singularité et de ses partis-pris? La vérité en tant que vérité ne dépend pas de Pierre ou de Paul. Aucun tyran n'a le pouvoir de la décréter, aucun homme le droit de la déformer en mentant : elle requiert de chacun, quel qu'il soit, un respect inconditionné. Le vrai n'est pas vrai parce que je le pense ; je dois le penser parce qu'il est vrai.

L'expression de Pirandello et de bien d'autres « A chacun sa vérité ! » comporte deux acceptions, l'une excellente, l'autre détestable. Signifie-t-on que , la vérité absolue étant infinie, les hommes, limités en savoir par la capacité de leur esprit, ne peuvent connaître que des vérités abstraites et distinctes, à savoir celui-ci la vérité géométrique, tel autre la vérité historique, et ainsi de suite, et qu'en conséquence ils doivent accueillir humblement toute vérité en réservant le droit dû à la valeur qu'elle recevra de toutes les autres vérités encore inconnues d'eux, l'expression est non seulement acceptable, mais précieuse. L'emploierait-on au contraire pour signifier qu'il dépend du décret de chacun que le carré de 5 soit 25 ou 26, l'expression équivaudrait exactement à sa contraire : « A chacun son

erreur ! », même pour celui qui décréterait 25, puisqu'il n'atteindrait le vrai que par une décision irrationnelle qui impliquerait l'arbitraire de l'arithmétique.

En reconnaissant l'universalité de la valeur de vérité, son antériorité logique par rapport à la connaissance humaine, on ne fait que retrouver le postulat principal de la tradition philosophique, sans lequel il n'y aurait pas de philosophie puisque chaque philosophie ne serait plus alors qu'un goût, l'expression d'une humeur. Ainsi l'empiriste cherche la vérité dans la perception, mais il prétend l'y constater, l'y lire, et il ne doute pas que tout autre lecteur, doué de sens normaux, ne lise, dans les mêmes conditions que lui, la même vérité. Rien à reprocher à cette attitude tant qu'on ne désire pas plus que la vérité d'un fait. Que le rationaliste attende la vérité de l'évidence d'une intuition intellectuelle ou d'une déduction menée conformément à des principes universels, il fait de la vérité l'armature d'une science interdite au caprice de chacun. Malebranche a donné à la raison son expression la plus haute en professant que nous voyons les idées vraies en Dieu. Le positivisme ne dispose que d'une médiocre théorie de la connaissance ; il restreint la vérité aux lois de la science. Comte n'en a pas été moins sévère pour les prétentions de l'individualisme arbitraire que le plus dogmatique des ontologistes. Si le pragmatisme a soulevé tant de méfiance, c'est justement parce qu'il paraissait livrer la vérité à la contingence des situations et des fins individuelles ; mais il faut être juste envers les plus nobles des pragmatistes en reconnaissant que ce qu'ils appellent l'utilité est tout autre chose que l'intérêt propre d'une prétention individuelle, que c'est le service d'une cause universelle, telle que la science ; de sorte que l'on se trouve ramené par un détour à la surhumanité de la valeur. Enfin toute philosophie transcendentale, soit à la manière de Kant, soit à celle de Husserl, en opposant l'*ego* transcendental au *moi* psychologique, enlève les intuitions pures et les catégories ou les essences intentionnelles au volontarisme du moi psychologique. Le sceptique même, qui ne croit pas la vérité accessible à l'homme, manifeste au moins par sa réserve qu'il en a une notion très pure, puisqu'il nous en exclut pour la sauver elle-même de toute contamination par la subjectivité contingente.

Nous pourrions poursuivre la même vérification et sous cent formes diverses pour toutes les valeurs. — Que la morale se mette

au service du bien ou du devoir, il est évident qu'elle n'est fidèle à sa destination, la valeur morale, qu'à la condition de subordonner le moi empirique, donné, au moi supérieur, idéal, dont le premier caractère est qu'il ait déposé la paresse ou l'avidité égoïste pour le désintéressement. Le bien moral n'est certainement pas le premier venu, la satisfaction donnée à n'importe quelle impulsion : il définit le bien que tout homme *doit* rechercher pour accéder à l'universalité d'une bienfaisance digne de l'amour des autres et de la valeur dont tous doivent participer. Quant au devoir, Kant a mis définitivement en évidence qu'il doit rendre l'action indépendante des modes « pathologiques » de la sensibilité du sujet. — Au reste se réclamerait-on d'une morale du cœur, il faudrait bien admettre qu'une modalité du sentiment n'est quelque chose de plus qu'un instinct que si le moi y trouve le moyen de se dépouiller de tout ce qui l'enferme dans sa passivité et sa partialité. Si nous admirons l'amour maternel, c'est que la mère s'y renonce dans une valeur qui est, non seulement la santé corporelle, mais la destination spirituelle de son enfant. De même que la vérité, de même que le bien, l'amour n'est une valeur que s'il n'est pas le faux nom de l'amour-propre. Aimer, c'est d'abord se dévouer à un autre ; mais l'amour ne serait qu'un esclavage immoral, un transfert d'égoïsme de l'agent de l'amour à son bénéficiaire, si l'aimé n'était aimable comme l'incarnation actuelle ou éventuelle d'une valeur. Qu'y a-t-il d'estimable dans une mère qui se fait la servante des vices de son fils, sinon ce reflet qui disperse entre toutes les mères la sublimité de la maternité noble dont elles participent toutes plus ou moins par leur dévouement quotidien à leurs enfants?

De l'universalité de la thèse que nous sommes en train de défendre on viendra peut-être à douter si l'on se tourne vers l'art, et vers sa valeur, la beauté. Il n'est que trop usuel de notre temps que l'artiste se présente, non seulement comme l'auteur de l'œuvre d'art, mais comme la source et l'inventeur de sa valeur. Il ne viserait qu'à s'exprimer, et ce qu'il faudrait admirer dans son poème, dans sa statue ou sa sonate, ce serait lui-même. Tant pis pour les autres s'ils n'y réussissent pas. Ce n'est pas lui qui doit changer de manière, ce sont eux qui doivent se forcer à le comprendre. Il y a tout juste autant de modes de la beauté que d'âmes individuelles. — On peut agréer à ces paroles, mais à condition de les entendre en un autre sens que celui qui leur est couramment attribué. Oui, l'art

exprime, il ne peut pas ne pas exprimer, il doit exprimer le moi de l'artiste. Mais quel moi? Celui dont le contenu résulte de la conjonction fortuite de déterminants mendéliens, un paquet d'instincts, éventuellement, au hasard, bien ou malfaisants, un moi irrationnel, dont les impulsions ne manifesteraient qu'un déterminisme anarchique, ou bien un moi désintéressé, approfondi, cultivé et raffiné, que l'art a transfiguré en coopération avec toutes les valeurs et élevé à la hauteur de ce que notre vie peut comporter de plus noble ? S'il ne fallait pas tenir compte de cette dénivellation intime, comment pourrait-on comprendre que le service de la beauté ait exigé des plus grands artistes tant de travail et de recherche, l'oubli de soi, c'est-à-dire la victoire sur les résistances de la nature donnée, le sacrifice et l'amour? En fait, pour un artiste, c'est une seule et même chose de chercher le meilleur de lui-même et d'atteindre à la beauté dont il se fait le serviteur et l'interprète, En tout domaine ce n'est pas le moi qui fait la valeur aussi bien de soi que de ce qu'il produit ; c'est au contraire en tant qu'il atteint une valeur, pour l'artiste par exemple, la beauté, qu'il accède au mieux de lui-même, à sa sensibilité la plus noble et la plus délicate et à l'imagination la plus ardente et la plus riche.

Ramassons ces considérations dans leur principe commun. Elles nous ramènent à la thèse suivant laquelle la valeur ne procède pas de nous. Par son universalité et son infinité elle s'oppose à notre particularité et à notre limitation. Si savant et si fort que puisse devenir un homme, il est condamné à demeurer ignorant et faible, puisqu'il est et sera toujours fini au centre d'une réalité infinie. S'il ne fait que s'asservir aux nécessités qui résultent de sa limitation, il sera toujours partial et violent ; et, en laissant à l'individu sans contrôle sur lui-même le droit de définir le vrai et le bien, de mettre la laideur au-dessus de la beauté, de préférer la haine à l'amour, bref d'élever le vil au-dessus ou seulement à la hauteur du précieux, on livrerait le monde à l'incohérence des égoïsmes et à la guerre des avidités ; on livrerait aussi l'individu lui-même à lui-même, puisque, réduit à la pure subjectivité, il ne lui resterait que l'être pour la mort entendue comme l'anéantissement.

Il faut renverser ce rapport. La valeur ne vient pas de l'homme et, si elle est pour lui, c'est pour qu'il se donne à elle. C'est elle qui lui inspire les seuls mouvements par lesquels il puisse s'élever au-dessus de ce qu'il est ; c'est elle qui peut seule le soutenir au cours

des épreuves qu'il doit traverser pour atteindre à sa propre dignité ; c'est elle enfin qui peut seule lui promettre cette participation métaphysique de l'Absolu qui a toujours été le but véritable de la philosophie. On répète volontiers de divers côtés que l'homme doit se dépasser ; mais se dépasser, ce n'est pas seulement devenir autre, car l'altération n'a rien du dépassement ; ce n'est pas seulement se compliquer et s'enrichir, car ce ne serait qu'augmenter la masse du même moi. Pour se dépasser il faut être transcendé par quelque chose qui ne provienne pas de soi, mais qu'on puisse accueillir et avec quoi on puisse coopérer pour ne faire qu'un avec lui. Ce quelque chose ne peut être que la valeur ; et c'est parce que nous le pressentons dès le début de notre vie que, sous toutes ses formes, nous la cherchons.

## II

En raison du premier caractère essentiel de la valeur nous venons d'écarter cet individualisme prétentieux qui consisterait à n'y voir que le prolongement naturel de l'individu : nous l'appellerons le mauvais individualisme. Mais n'y en a-t-il pas un bon ? Evidemment oui, si l'on ne doit pas absolument et définitivement couper entre la valeur et l'individu. Si l'extrinsécité de la valeur signifiait que la valeur dont l'origine est plus haute que nous-même doit nous rester étrangère, il en résulterait nécessairement cette conséquence fatale qu'il n'y aurait pas pour nous de différence entre elle et rien. On ne comprendrait même pas que nous puissions la concevoir et la nommer. Faute de se faire connaître, soit à la sensibilité, en lui permettant la fruition d'elle-même, soit à l'intelligence, en se déployant dans un système de concepts, elle resterait une virtualité éternellement avortée. Deux aspects de la valeur s'imposent corrélativement à la réflexion sur elle : par elle-même c'est une vigueur, une santé, une puissance et, sous cet aspect, valoir, c'est *valere* ; mais, dans le rapport avec le dehors, avec un milieu, valoir, c'est se faire valoir. Ainsi, pour qu'une pièce de monnaie vaille, il lui faut l'aloi convenable ; mais que lui importerait cet être authentique, si elle n'avait pas légalement cours ? La valeur ne vaudrait actuellement rien. Comme de l'Un de Plotin, il doit surabonder d'elle-même une exigence à se diffuser, à créer, à se faire aimer et connaître par les hommes.

Nous reconnaissons tous cette exigence dans l'impériosité avec laquelle la valeur sollicite une conscience. L'essence absolue de la valeur se révèle en chacune dans l'inspiration par laquelle tout homme, à la mesure de son élévation, se sent, non certes nécessité, car il peut s'en détourner et s'y refuser, mais obligé d'y répondre par sa recherche, son travail, ses sacrifices. Dans les souffrances de la contradiction et du doute, la vérité oblige l'intelligence à chercher en elle l'unité absente ; comme dans les difficultés de l'action, elle commande de la respecter en ne mentant pas. De la beauté se dégage un charme dont la séduction n'est pas moins catégorique à sa manière que l'ordre reçu par toute conscience morale de la représentation du bien ou du devoir. L'amour ravit l'âme qu'il dilate et qu'il échauffe si, du moins, par un refus préalable elle n'écarte pas d'elle la force bienfaisante et joyeuse dont il l'arme au plus intime d'elle-même.

Sous toutes ces formes l'inspiration de la valeur tombe dans une subjectivité qui ne peut lui opposer que son indigence. Supprimez, en effet, par la pensée, d'un homme tout ce qui lui vient des valeurs, il est vide : sans la vérité, valeur de l'intelligence, vide de savoir ; sans la beauté, valeur de l'imagination, vide de joie : sans le bien, valeur de l'action, vide de courage ; sans l'amour, valeur du cœur, vide d'énergie. Le subjectivisme est condamné à ne trouver dans la conscience humaine qu'une opération de « néantisation », s'il commence par dépouiller le sujet de tout ce que, par l'intermédiaire de l'objet et la médiation des autres, il a pu ou peut recevoir des valeurs. Avant l'inspiration propulsive qui l'élève à la pensée et à l'invention, au courage et à l'amour, il n'y a dans l'homme que le besoin dans lequel l'indigence propre du moi se rencontre avec un début d'aspiration, c'est-à-dire une inspiration naissante qui lui indique la valeur à rechercher. La curiosité du monde et de la vie qui éveille tout esprit à la connaissance, les sollicitations héroïques que l'histoire apporte au jeune garçon, l'imagination des entreprises nouvelles qui enchante le convalescent, l'aspiration vers l'amour chez le jeune homme ou la jeune fille, autant d'épreuves ravissantes où la valeur commence de se faire aimer par la vie qu'elle apporte à une âme sortant du vide de sa pure subjectivité.

Encore faut-il que des obstacles extérieurs et des empêchements intérieurs, des préjugés, de la paresse, de la mauvaise volonté, un faux orgueil, ne se jettent pas à la traverse de la révélation nais-

sante. Autour du moi, un jeu intriqué de déterminations peut élever à chaque instant des difficultés, barrières ou tentations, qui peuvent, non seulement entraver le libre mouvement de l'âme vers la valeur, mais même la dévoyer et lui suggérer le mépris des valeurs et le ressentiment contre elles ; au sein du moi, persiste souvent une inertie qui peut peser lourdement sur toutes les invitations au dévouement, à l'héroïsme, à l'enthousiasme et à la persévérance et abaisser son niveau de tension spirituelle. Que ces esprits diminués soient alors des victimes à plaindre autant que des coupables à blâmer, cela n'enlève rien à la gravité de leur défaillance et de leur perversion ni à la menace de la contagion qu'elles peuvent diffuser autour d'elles.

Suivant les circonstances où se conservent les effets de la moralité ou de l'immoralité passées, c'est une recherche, quelquefois ravissante et sans peine comme le paraît l'art de Mozart, le plus souvent contrariée et difficile comme le montre celui de Michel-Ange, qui doit s'ajouter à l'inspiration d'une valeur, de la même façon qu'à une force motrice, pour la changer dans la perpétuité d'une vocation. Il est de la destinée de l'homme qu'il marche à la valeur comme un voyageur égaré dans la nuit marche à une lumière lointaine qui grandit à sa vue quand il suit la direction qui y mène. C'est cette recherche qui fait le pathétique de la vie humaine. Tout homme se fait sa destinée ; mais si cette destinée vaut, c'est à raison du désintéressement qui, au cœur de tous les mouvements égoïstes et utilitaires, en même temps que de toutes les maladresses issues de l'empire du mécanisme, oriente et élève le moi vers la valeur que sa situation et son élection lui destinent.

A partir de là il est aisé de comprendre la fonction métaphysique de l'individu. Pour qu'il y ait des valeurs et qu'elles soient dignes de tout respect, il faut qu'il ne les fasse pas ; mais il faut aussi, pour que les valeurs manifestent leur fécondité, que l'individu s'emploie à les actualiser dans l'expérience. Le Royaume de Dieu, c'est la valeur ; l'empire de l'homme, c'est l'histoire. Que les hommes deviennent de plus en plus nombreux à trahir la valeur, la société se déchire ou se délite ; qu'au contraire chacun d'eux, dans le secret de son intimité, se dévoue à la valeur élue par lui, celle-ci s'épanouit en lui, et par lui elle se diffuse à travers les autres âmes et transforme le monde, au lieu de s'exiler de notre expérience, comme le fit Astrée. Cet exil n'est heureusement jamais complet et définitif et la valeur apparaît aux confins du transcendant et de l'immanence, à la manière

d'une étincelle jaillissant entre deux silex et elle y révèle sa nature de relation entre la source métaphysique des choses et une âme humaine.

S'il fallait enfin préciser pourquoi c'est sous les espèces de la beauté ou du courage que la valeur, indéterminée avant toute spécification, s'offre à tel homme plutôt qu'à tel autre, il serait nécessaire d'étudier comment le caractère d'un homme, formant sa situation congénitale et permanente, entre en rapport avec sa liberté à qui il appartient de l'exploiter et de le spécifier. Notre vie est toujours un compromis d'être et de devoir-être. Ce que nous sommes est défini par notre caractère; ce que nous devons devenir, par notre idéal. Au cœur de leur rapport joue l'inspiration par la valeur que le caractère et l'idéal contribuent ensemble à déterminer.

## III

C'est cette détermination qui nous amène au troisième des traits essentiels de la valeur telle que nous la connaissons. Si, comme il vient d'être marqué, la valeur doit se révéler à nous, mais s'il est vrai qu'elle ne le peut qu'en pénétrant dans les conditions de l'expérience humaine, et particulièrement celles que lui font les hommes qui doivent lui servir de porteurs volontaires, il faut bien qu'elle y sorte de l'infinité et reçoive une détermination caractéristique, qu'elle devienne probité ou poésie, charité ou principe. Il en résulte en troisième lieu que la valeur originelle doit nous apparaître comme soumise à une diffraction qui disperse la valeur primordiale, une, universelle et transcendante, en un rayonnement de valeurs distinctes, dérivées, diversement qualifiées et humanisées. Au sein du Principe Réel des âmes et des choses il ne peut y avoir qu'une valeur indivise et première. On l'appelle l'*Absolu*, quand on se porte vers elle par la voie de la connaissance, à qui il faut un universel concret : on l'appelle l'*Acte*, quand on en fait la source morale de toute opération ; c'est l'*Etre*, quand on s'élève vers elle, à la manière de l'Etrangère de Mantinée, par la contemplation de la beauté ; enfin son nom est *Dieu*, quand la religion nous la fait aimer comme source de la Charité. Mais la pluralité de ces noms ne doit pas nous cacher l'âme commune qui est la seule à fonder notre adoration : la Valeur, qu'il faut appeler absolue pour la distinguer des valeurs détermi-

nées, manifestant à la fois sa fécondité et sa diffraction dans l'expérience des hommes.

De cette diffraction résulte une conséquence dont la gravité se manifeste par les diverses formes du *malheur de la conscience* en tous et en chacun. En se déterminant dans une certaine valeur, la Valeur absolue, supérieure en sa source à toutes les déterminations, se limite : toute limitation comporte quelque degré de négativité. Nous n'avons ni le cœur ni l'intelligence assez larges pour déborder toute limitation, nous imposons notre partialité à la valeur absolue qui ne peut nous animer qu'en s'adaptant à notre situation et à notre caractère. Sans doute chaque valeur reste fidèle à sa source, dont elle manifeste un aspect. Ainsi la vérité montre l'aptitude de la valeur à fonder par son unité l'ordre d'un monde ; la beauté fait voir qu'elle unit dans son éternité l'actualité et la suffisance ; l'amour nous fait ressentir la générosité de son énergie inépuisable ; le bien nous vérifie son aptitude à produire la perfection des choses et, ici ou là, des âmes. Ainsi par la médiation des valeurs, la valeur se fait effeuiller, éplucher par nous ; mais dans ce passage, chute ou création, de l'infini au fini, la valeur trouve l'actualité de l'expérience humaine.

Cela ne peut se faire sans un risque très grave, S'il faut que, pour s'humaniser, la valeur explose en valeurs déterminées, il peut en résulter que le mouvement de l'homme vers la valeur se restreigne sur l'une de ses expressions et que, cédant aux limitations de son propre caractère qui le prédispose à celle-ci plutôt qu'aux autres, il laisse se transformer son amour de la valeur infinie en un culte exclusif, idolâtre et négatif d'une valeur partialement privilégiée. Nous venons de parler comme si un homme pouvait se refuser à la valeur, comme s'il pouvait y avoir dans le moi une force capable de rivaliser avec l'inspiration par la valeur. En fait, c'est toujours en vue de quelque valeur que le moi en trahit une autre, mais par ce mépris des autres il destitue la valeur servie de sa bienfaisance. L'avare cherche la sécurité et, par peur et méfiance, il se refuse à la générosité ; le conquérant vise la grandeur, mais il ne s'aperçoit pas que la poursuite obstinée de la puissance débouche bientôt sur le mépris de la bonté, de la justice, de la beauté et même de la vérité. Ainsi, par l'effet de la perversion de son énergie inspiratrice, la valeur, une fois diffractée, puis appauvrie par l'étroitesse de notre conscience, peut devenir une tentatrice, qui entraîne les hommes au fanatisme d'une valeur séparée. *Trahit sua quemque voluptas.*

Ainsi la science devient l'occasion d'une idolâtrie quand le savant, ne se souciant que de dégager la vérité de la confusion du donné, se désintéresse des terribles conséquences qui résultent du savoir si les exigences intellectuelles ne se composent pas avec les autres exigences spirituelles. Ainsi la beauté se dégrade quand son culte amollit les âmes, se corrompt dans la recherche du plaisir et du luxe, entraîne l'indifférence au bien et le mépris de l'amour. Ainsi encore l'amour dégénère en une sensiblerie lâche et corruptrice quand il ne tient compte ni de l'indignité morale de ses objets, ni de la malhonnêteté de ses moyens, ni de ce que la connaissance doit mettre d'intelligence dans son action. La guerre est l'expérience cruciale dans laquelle le fanatisme d'une valeur suscite la violence de l'un, sinon des deux belligérants.

Il suffit de convertir cette analyse en morale pour obtenir la règle suprême de notre conduite suivant laquelle aucune visée de valeur ne reste pure que si elle maintient, au delà de la valeur déterminée qu'elle indique, l'exigence de la Valeur absolue, universelle et infinie. A l'origine de toutes valeurs humanisées, dont le passé nous a donné ou dont l'avenir nous promet l'expérience, il faut reconnaître un foyer absolu de valeur, dont les valeurs empiriques, si pures soient-elles, ne sont que les rayons, comme la lumière qui nous éclaire et la chaleur qui nous réconforte du même soleil. Par son infinité ce foyer échappe à notre embrassement ; mais nous savons que ce n'est pas un infini négatif, un typhon destructeur comme celui que redoutaient les Grecs, parce qu'il en émane des valeurs indéfiniment diverses, qui sont autant de liens substantiels, de relations existentielles entre lui et nous.

Bref, toute visée humaine de valeur doit être métaphysique sous peine de devenir imaginaire, parce qu'elle ne serait qu'humaine, et passionnée, parce qu'elle serait partiale. On pourrait dire que la connaissance de l'homme s'enferme entre la psychiatrie et la métaphysique comme entre ses pôles. La psychiatrie est la description de la conscience séparée de la valeur, livrée à elle-même, du moins autant qu'il est possible, esclave du mécanisme et de visées passionnelles. La métaphysique n'est pas le rêve d'un *no man's land* dont l'homme ne pourrait parler qu'arbitrairement parce qu'il lui serait étranger ; c'est la description de la conscience heureuse, serait-ce dans la souffrance même, quand elle reconnaît dans son enthousiasme pour la valeur le lien vivant entre elle et Dieu.

*
* *

Reste la dernière question, la question morale et pratique : comment faire pour maintenir l'axe de notre vie dans la direction de la valeur absolue dont justement l'infinité exclut la détermination pour nous ? La solution, au moins jusqu'où elle est possible, de cette difficulté, exigerait une longue étude : nous devrons nous contenter ici d'une indication. Puisque l'originalité de la valeur absolue consiste essentiellement en ce qu'elle contient le germe de toutes les valeurs, en ce que celles-ci y sont comme ramassées, concentrées, et par suite indistinctes, la meilleure *imitation* empirique de la valeur absolue ne peut être que l'une de ces expériences complexes où des heurts atténués se fondent dans une expression par laquelle une valeur se présente comme le carrefour de toutes les autres. Une riche délicatesse apparaîtrait alors comme la valeur dont la fonction est l'accomplissement de toutes. — Ainsi, pour n'en juger que sur un exemple, l'artiste a raison de défendre la doctrine de l'art pour l'art, qui signifie le droit absolu de la beauté à être aimée et servie pour elle-même. L'artiste ne doit être ni un commerçant ni un moraliste ; il n'est pas fait pour se mettre au service d'une politique ; il ne doit pas subordonner son art à ses intérêts privés. Mais le principe de l'art pour l'art ne serait qu'une tautologie, si l'art pour lequel est l'art était indiscernable par sa compréhension de l'art qui est pour lui. Pour reconnaître en quoi l'art visé ajoute à l'art pratiqué, il ne reste qu'à analyser l'œuvre des artistes auxquels l'admiration perpétuelle de l'humanité accorde le privilège d'avoir manifesté l'art sous ses formes les plus hautes et les plus pures. L'art visé par Dante, Beethoven, Michel-Ange, Rembrandt avait pour contenu l'humanité entière dans son rapport avec la nature et avec Dieu. Dans la beauté ils faisaient concourir les reflets de toutes les valeurs qui sont susceptibles d'animer la vie humaine. C'était la condition indispensable pour que la beauté n'apparût pas dans leurs œuvres comme la restriction de la valeur infinie, mais comme son expression, tantôt tumultueuse, tantôt apaisée. Ainsi, dans un bouquet artistiquement ajusté, les valeurs de forme et de couleur à la fois s'opposent et se composent de manière à suggérer une joie vivante.

C'est qu'au cœur de l'artiste comme du savant, de l'homme d'action ou du fidèle, il y a le moi tout entier, l'homme indivis, l'intimité pour laquelle la discontinuité des déterminations est en filigrane dans la continuité de l'existence. En nous l'intégrité du foyer intime de toutes nos activités résiste à l'écartèlement dont leur discord le menace, comme au-dessus de nous le foyer absolu de toutes les valeurs doit résister à leur querelle. Dès lors il n'y a plus qu'à identifier dans le mot unique d'Esprit ces deux unités vivantes qui doivent dans la réalité n'en faire qu'une, et la Valeur ou l'Esprit se révèle à nous, au delà de l'enchevêtrement des déterminations où l'homme se débat ainsi que dans un fourré, comme la donnée première dont il cherche à accroître indéfiniment sa participation.

## IV

Avec la reconnaissance de ces trois éléments d'une philosophie des valeurs s'achève l'esquisse que nous devions faire. Chaque fois que la visée de la valeur débouche et s'accomplit dans l'épreuve actuellement vécue d'une valeur, l'homme y trouve, à proportion de sa dignité et à sa mesure, l'éternel dans le temporel, un moment de salut, où la mort s'évanouit pour lui, dans la fruition de la valeur qu'il aime. Quand le savant, qui a poursuivi, des années durant, la recherche d'une vérité, est illuminé par sa découverte, l'intellection l'identifie avec le mouvement générateur de la vérité nouvellement connue à partir de ses raisons. Quand l'artiste, au terme de ses efforts et de ses échecs, trouve les modes d'expression par lesquels une beauté jusqu'alors attendue se révèle à l'âme enchantée de son interprète et de ses admirateurs, la joie qu'il éprouve le confond avec la vie dont la beauté accomplit l'exigence vers la perfection. Le héros sait que, par le rayonnement de la vertu que le bien concède à son acte, il sauve son pays, crée l'avenir, fait le monde. Enfin le mystique, quand il éprouve son union avec l'amour divin, a-t-il besoin d'autre chose, dans cet instant présent qui est aussi un instant éternel ? — Dès que la sécheresse sera revenue, l'esprit qui a été élu par la valeur s'interrogera sur celle de l'expérience qu'il vient de traverser ; mais quand elle l'emplissait, il ne pouvait douter, et son incertitude actuelle n'exprime que la déficience de sa

propre subjectivité dans laquelle il est retombé et demeurera jusqu'à ce qu'il retrouve une nouvelle voie pour rentrer dans la confiance métaphysique, aube de la certitude, où règne la valeur dont il fera une nouvelle épreuve.

Est-ce à dire qu'il faille, à la suite de saint Augustin et de ceux qui ont répété l'expression de son idée, professer que l'homme vit pour le bonheur ? Oui, si l'on veut, mais en ajoutant « indirectement ». Bien des expériences, en effet, renouvellent dans notre vie la faute d'Adam et d'Eve, préférant au jardin d'Eden le péché et l'infini. Que de gens jouissant d'un bonheur solide et aimable le quittent pour l'aventure ! Ce que le jeune homme préfère, est-ce la sécurité et la tranquillité ? On sait que la plus sûre manière de manquer le bonheur est de concentrer sa pensée et son effort dans sa poursuite, comme on sait que le désir exclusif du bonheur est le principe de toutes les lâchetés et de tous les abandons. Si vraiment l'homme vivait pour le bonheur, comment le désintéressement, le sacrifice, l'amour des malades et des faibles, tout ce qui comporte le don inconditionné de soi pourrait-il s'insérer dans la vie humaine ?

La réalité nous ramène en ce débat à notre analyse du début : c'est que l'homme au cours des jours vit en visant, non le bonheur, mais la valeur. Mais qu'il réussisse à l'atteindre, qu'elle se donne à lui comme une grâce méritée, son identification avec cette valeur et, par elle, s'il évite le fanatisme, avec la valeur métaphysique, lui fait un bonheur, qui est par suite comme le sous-produit de la valeur. Même le kantien doit estimer que le terme ultime de la moralité, c'est d'aimer la moralité. De même, chaque fois que n'importe quelle valeur ravit et emplit l'âme de celui qui se dévoue à elle, il emporte, parfois jusque dans le sacrifice et la mort, la joie suprême d'être uni, serait-ce au cœur de la souffrance, avec ce qu'il aime : ce qui est l'essence du bonheur. Mais ce bonheur n'a plus rien d'un bien-être égoïste et superficiel, c'est un bonheur noble et profond : celui qu'il faut souhaiter à tous les hommes.

Paris. RENÉ LE SENNE.

---